

Recherches sociographiques



André CHARRON, Raymond LEMIEUX et Yvon R. THÉROUX,
Croyances et incroyances au Québec

Madeleine Gauthier

Volume 36, numéro 1, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056933ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056933ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, M. (1995). Compte rendu de [André CHARRON, Raymond LEMIEUX et Yvon R. THÉROUX, *Croyances et incroyances au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 161–162. <https://doi.org/10.7202/056933ar>

André CHARRON, Raymond LEMIEUX et Yvon R. THÉROUX, *Croyances et incroyances au Québec*, Montréal, Fides / Centre d'information sur les nouvelles religions, 1992, 153 p.

Ce volume fait partie d'une collection de petits ouvrages destinée à rendre compte de courants actuels dans l'univers pour le moins florissant des nouvelles croyances et des «nouvelles religions», souvent à partir de monographies, et propose diverses analyses et explications du phénomène. Il regroupe trois communications présentées à un colloque sur les «Croyances et incroyances au Québec» organisé en 1991 par le Centre d'information sur les nouvelles religions. La question posée était : «Les Québécois sont-ils encore croyants?». «Paradoxe troublant» répond le présentateur du volume, «les Québécois sont croyants, mais ils pratiquent l'incroyance...» (p. 7 et 8). Qu'en pensent les auteurs, de disciplines différentes? Ils offrent trois perspectives complémentaires, à partir de définitions pratiquement opposées, au moins dans le cas de Raymond Lemieux et d'André Charron, des croyances et de l'incroyance.

Du point de vue de la sociologie des religions, Raymond Lemieux reprend quelques-unes des thèses qu'il a déjà développées ailleurs. Il les intègre dans le panorama d'ensemble de la désaffection des Québécois pour l'institution religieuse et des «retours du religieux» depuis les années 1960. Ce faisant, il rappelle des faits parfois oubliés du parcours «religieux» des Québécois, le mouvement catéchétique et les communautés charismatiques en étant quelques exemples, pour montrer la cohérence de l'univers des croyances qui se dissimule derrière le paradoxe des effondrements, des retours du religieux et de la continuité du catholicisme.

À propos de l'opposition croyance-incroyance, l'auteur défend la thèse qu'il s'agit là d'un fait de langage et, qui plus est, piégé, l'incroyance n'étant pas le monde de la non-croyance, mais celui d'une multitude de croyances. Faisant référence à une enquête à laquelle il a participé et qui a permis de repérer plus de quatre cent cinquante «croyances» (p. 26), il propose de dépasser cette antinomie pour éviter que ce qui s'oppose à la croyance (celle que l'on estime être la sienne) soit considéré comme un univers de non-sens. La multitude des croyances appartient plutôt à un monde qui a sa cohérence et que Raymond Lemieux présente ensuite comme un «marché ouvert» épousant la logique de la modernité selon laquelle un produit se définit en fonction de sa capacité de répondre à des besoins. Selon les chercheurs du Groupe de recherche en sciences de la religion de l'Université Laval, le marché des croyances «québécoises» se constituerait autour de quatre principaux pôles : les croyances «religieuses» proprement dites, les croyances cosmiques, les croyances renvoyant au moi et celles de type social.

L'originalité du texte apparaît moins dans la synthèse de ces courants que dans le fait de lui avoir greffé un chapitre sur le sens des croyances chrétiennes qui demeurent la référence au Québec. L'auteur rappelle cependant, conformément à la thèse énoncée antérieurement, que l'appellation «croyants» ne peut être réservée aux seuls chrétiens. Il suggère à ces derniers de reprendre conscience de la spécificité de leur acte de foi, en particulier dans un renouvellement de la théologie qui prendrait «le risque de l'intelligence», c'est-à-dire qu'elle tenterait de saisir dans les autres croyances la réalité du désir dont elles sont aussi les témoins. Le long article se termine sur ce que l'auteur considère comme le système religieux contemporain : «Tel est le mode majeur (celui de l'offre et de la demande) selon lequel se construisent désormais les itinéraires spirituels, non plus celui de la confrontation

à une norme extérieure, mais celui de l'épreuve intérieure où le sujet est amené à se concevoir comme un sujet en souffrance, dans tous les sens du mot : un sujet qui souffre et un sujet en manque». (P. 72.)

Le texte n'est pas toujours des plus limpides dans son expression —certaines pages concernant «le fait de langage» doivent être relues—, pas plus que le modèle «consument-iste» d'explication du foisonnement des croyances ne provoque entièrement l'adhésion. Mais il présente l'avantage de réintégrer ce phénomène contemporain dans un processus dynamique au lieu de le considérer uniquement sous l'angle de la déviance ou de la nostalgie.

Les deux autres articles sont beaucoup moins longs et n'offrent pas le même intérêt. Yvon Thérout situe l'univers des croyances dans celui des choix humains dont les limites vont de l'absurde au mystère. Il reprend la typologie des croyances exposée dans le premier texte afin de «démystifier» le caractère trop exclusivement religieux des croyances, l'imagination humaine, dans l'optique adoptée, se déployant dans toutes les sphères de la vie. Il illustre la typologie par des cas s'y rattachant et développe sa thèse à partir de ces cas. Dans le contexte des croyances de type cosmique, par exemple, il présentera le Mouvement raëlien, l'Association des chercheurs en science cosmique et Eckankar, soit comme l'adhésion à une dogmatique scientifique, soit comme un débordement qui peut aller jusqu'à la science fiction pour comprendre son destin et son devenir (p. 92-94). L'auteur conserve une ouverture relativiste devant la panoplie des croyances en concluant qu'il n'y a pas de croyances stupides : «Car qui peut se targuer de saisir la réalité... du moins en sa totalité et non en son fractionnement chimérique?» (p. 102).

André Charron présente le point de vue d'une certaine théologie chrétienne. Après avoir décrit l'état de la religion au Québec, en particulier à partir de l'enquête de Réginald BIBBY, il définit ce qu'il entend par croyance distinguant celle-ci des notions de foi, de conviction et de confiance. Il adopte une orientation radicalement différente de celle de Raymond Lemieux en regard de l'incroyance en ce qu'il la situe par rapport à la position chrétienne disant qu'elle est «l'absence ou le rejet de la foi religieuse, comme option fondamentale et comme système de croyances» (p. 131). L'auteur propose douze profils de croyants et d'incroyants du Québec actuel regroupés autour des notions de christianisme intégré, de religion à la carte et d'incroyance proprement dite, dans un style «apologétique» étranger aux deux autres auteurs. Par exemple, il dira des chrétiens qu'ils «y gagneraient grandement à passer des croyances éparées à la foi» (p. 128).

Ce livre de 153 pages n'épuise pas les différentes analyses et explications qui peuvent être données actuellement de la question des croyances au Québec, mais en propose des versions fort variées même si les communications font toutes trois référence aux travaux empiriques du Groupe de recherche en sciences de la religion de l'Université Laval. Il faut souligner ici l'intérêt, sinon l'assentiment de la communauté scientifique québécoise pour cette recherche. Les textes présentent un degré de difficulté de lecture différent, mais restent abordables pour un public cultivé sans être spécialiste.

Madeleine GAUTHIER